

Y a-t-il une vie après la mort ?

par Benoît Patar

Récemment, plusieurs de mes anciens étudiants de Trois-Rivières m'ont demandé de leur donner une petite conférence qui porterait sur une interrogation fondamentale dont ils avaient auparavant discuté : qu'est-ce qui arrive après la mort ? Comme cet exposé à mes chers Trifluviens n'aura lieu que dans quelques mois, je me suis dit que je pourrais vous utiliser comme cobayes et donc venir vous entretenir de ce sujet. Ce faisant, je pourrai améliorer mes propos grâce à vos réactions et surtout grâce aux questions que vous me poserez par la suite de façon pertinente ou même... impertinente.

Cet exposé comprendra deux volets: une partie proprement philosophique, c'est-à-dire ne faisant appel qu'à la seule raison, ce sera la plus longue, et une partie religieuse, c'est-à-dire faisant appel à la Bible et à la tradition catholique, jointe à la raison, et qui visera, évidemment, à tous vous... convertir !!

Comme l'intitulé de ce séminaire est: *Y a-t-il une vie après la mort ?*, on doit se demander tout d'abord ce qu'est la mort. À première vue, c'est un arrêt de toute activité, une immobilisation de toute capacité physique, intellectuelle et verbale. La réduction d'un individu à l'état d'objet inerte. Pas étonnant, dans ces conditions, que chacun d'entre nous s'interroge sur cette dépersonnalisation. Comment est-il possible qu'un être humain loquace, joyeux, triste, en un instant cesse de l'être et devienne une chose sans vie avec laquelle il n'y a plus ni dialogue ni contact. Dès lors se pose la question : est-ce la fin de tout ?

Dans cette optique, on peut comprendre facilement que l'angoisse nous saisisse face à la mort. Comme le disait Bernanos, seuls les imbéciles et les saints n'ont pas peur de la mort. Si on adopte une conception telle que je l'ai évoquée dans une précédente conférence et telle qu'on pourra la trouver sur le site de *Claude Gagnon philosophe* ou dans mon livre *Libres propos et controverses*, le principe spirituel qui nous anime est à ce point

uni à notre dimension matérielle que la mort constitue une rupture de ce lien, qui n'est pas anodine. Face à la mort, nous craignons la souffrance, bien sûr, mais aussi l'inconnu et la perspective de ne plus revoir ceux que nous chérissons, voire les choses que nous aimons.

On sait que, depuis la plus haute Antiquité, on a essayé de donner une réponse à cette inquiétante question en multipliant divinités, lieux de séjour, ou processus de rematérialisation sous forme de transmigration des âmes, de réincarnation, voire de dissolution dans un grand Tout. Nous reviendrons sur ce sujet dans la seconde partie. En outre, de nombreux penseurs ont essayé de justifier l'immortalité à première vue inapparente de la personne décédée en recourant à des arguments en sens divers. Par exemple, Cicéron, dans ses *Tusculanes* (qui est un ouvrage de philosophie rédigé par le grand orateur romain) fait état, pour justifier un après-vie, des gestes d'imploration vers le ciel, puis s'interroge sur le fait de donner sa vie pour sa patrie, chose qui ne serait pas envisageable s'il n'y avait pas, dit-il, une récompense ou une survie après la mort. De son côté, Aristote, quatre siècles auparavant, dans sa *Métaphysique*, laisse entendre, lui qui est plutôt matérialiste, qu'une partie de nous-même, l'âme intellectuelle subsiste probablement après la mort. Notre intellect, en effet, a quelque chose d'unique qui ne nous réduit pas à l'état de simple animal. Un singe, un oiseau, à savoir les deux espèces les plus évoluées après l'homme, cela ne pense pas avec des concepts, et surtout cela ne se pense pas. Quatorze cents ans plus tard, saint Anselme de Canterbury met l'accent sur l'idée de Dieu qui est en nous, estimant que cette expérience spirituelle est un indice du caractère durable de la pensée. Si on saute les siècles, Kant part de l'expérience morale à la fois pour justifier l'existence de Dieu et le caractère perpétuel du moi pensant. Nos actes moraux, dit-il, perdent leur sens s'ils ne s'inscrivent pas dans une dynamique extratemporelle qui les valident.

Cette petite liste qui pourrait être énormément allongée est un échantillon des prises de position des plus grands penseurs. Il faudrait ajouter cependant que, depuis 500 an, un grand nombre d'autres esprits brillants affirment le contraire et soutiennent mordicus que nous disparaissions avec notre dernier souffle. Certains, comme Hergé, le père de Tintin, affirment que c'est une dispersion de molécules. (Encore faudrait-il

savoir comment il y a eu auparavant convergence de ces mêmes molécules !)

Essayons d'y voir un peu plus clair. Une chose nous apparaît d'emblée : nous pensons. Et mieux que cela, nous réfléchissons, autrement dit nous revenons sur nos contenus de pensée. Un animal ne réfléchit pas, une rose non plus. Bien plus, une baleine ou chien qui aboie ne sait pas qu'il ne réfléchit pas et il ne se pose jamais la question : qui suis-je? que vais-je devenir après la mort? S'il est à la fin de ses jours, il sent que la vie l'abandonne, mais il ne sait pas consciemment qu'il va mourir.

En réalité, cette interrogation sur notre destin va beaucoup plus loin. Elle repose sur la prise de conscience de soi comme identité numérique. Quand je me pense, c'est moi qui suis en cause, moi qui dure, moi qui reste le même tout en étant différent. La personne qui dit moi à 7 ans, à 17 ans, à 77 ans, est la même. La pensée d'un être humain reste la même à travers tous les âges de la vie, malgré les variations d'humeur, les perturbations psychiques ou physiques. C'est la même conscience de soi qui perdure. Si, comme l'affirmait Hume, la conscience de soi était le résultat d'une sécrétion de la sensibilité, on ne voit pas comment tous ces instants de perception pourraient s'interroger sur soi et constituer une unité, puisque la sensation n'est jamais que transitoire. Si j'arrive à me moquer de moi-même et de ma façon, par exemple, d'enseigner quand j'étais jeune prof à Trois-Rivières, c'est parce que je suis bien moi-même et pas un autre. Il y a donc une durée intemporelle du moi, de ma pensée, ce que j'appelle la perdurance de soi; c'est parce que je suis le même à travers les vicissitudes de l'existence que je peux me penser et même penser les autres. Je peux tomber dans le coma pendant 20 ans, c'est toujours moi qui subsiste et pas un autre. Je peux être victime d'amnésie, je reste moi-même, malgré mes pertes de mémoire. Et si je retrouve celle-ci, c'est par apport à moi seul que je redécouvre entièrement mon identité. Stephen Hawking, à la suite d'Einstein et de ses sectateurs, a eu beau pérorer sur le temps, il n'empêche qu'il est mort et que son moi, qui n'était pas mince, comme chacun le sait, a perduré intemporellement à travers le temps. Autrement, il ne serait pas Stephen Hawking ! Le pape Bergoglio a beau pérorer sur le fait que l'espace est supérieur au temps, il reste conscrit dans le réseau

espace-temps dont il n'arrive à s'échapper qu'en le contestant à l'aide de son moi. L'intemporalité de la conscience de soi s'inscrit dans la temporalité de l'existence. Par ailleurs, il ne faut pas confondre, comme Ilya Prigogine et Isabelle Stengers l'ont rappelé, la mesure du temps et le temps, la mesure du temps et le non-temps.

Cette perdurance intemporelle de la conscience de soi entraîne de nombreuses conséquences philosophiques, dont la moindre n'est pas de nous faire échapper au monde physique, qui, lui, est marqué par le spatio-temporel. Car, dans le monde physique, tout est enfermé dans l'espace et dans le temps, et rien de ce qui arrive ne se fait qu'à cette condition. Dès lors, en constatant cette atemporalité ou intemporalité de la conscience de soi, nous devons honnêtement nous demander ce qu'elle implique. La première chose qui saute aux yeux, c'est une certaine permanence irréductible au temps et irréductible à la matière. Il est évident que, si notre conscience dans son identité et dans son exercice, traverse les moments les plus difficiles de la vie tels qu'une inconscience prolongée, l'évanouissement, voire la folie, rien n'empêche qu'elle traverse également ce phénomène de cessation physique que l'on appelle la mort. On pourrait, dans cette optique reprendre ce que disait le philosophe français du XIX^e siècle, Édouard Leroy, à savoir qu'un au-delà de la pensée est impensable, et le paraphraser en disant qu'un au-delà de la conscience de soi est inconcevable.

Par ailleurs, cette durée de la pensée, de l'intelligence et de la réflexion montre hors de tout doute que l'être humain ne se ramène pas à la simple activité physique ou perceptive. Nous sommes indéniablement – cette intemporalité en fait foi – des individus qui assument leur physiologie, mais la dépassent. Il y a en nous ce que la tradition philosophique et religieuse a appelé une âme, c'est-à-dire un principe qui transcende nos incapacités. Le nier, c'est encore l'affirmer, c'est contester l'acte même qui conteste. À vrai dire, la conscience de soi exclut le mensonge. Nous sommes en présence d'une conscience transcendante qui est étroitement imbriquée dans l'organisation matérielle de notre être, l'influence et l'intellige. Et, si cette part est intemporelle, elle échappe au dépérissement

ou à la dégradation qui est le propre de l'univers physique. Elle résiste à la mort.

Je viens d'évoquer la connexion étroite qui existe entre cette part transcendante et la matière physique qu'elle assume et qui l'assume. Il serait intéressant de préciser quelle est la nature de cette relation. Ce n'est pas le lieu ici d'évoquer toutes les théories qui ont fourni des explications sur ce que l'on a appelé l'union de l'âme et du corps, même si ce vocabulaire prête souvent à confusion. Sur ce sujet, je vous renvoie à ma conférence de 2012, dont vous pourrez trouver le texte sur le site *Claude Gagnon philosophe* et dans mon livre *Libres propos et controverses*, en vous rappelant que l'être humain n'est pas deux substances, mais une seule. L'âme de l'être humain est donc non mortelle, non périssable, bien qu'elle soit dépendante foncièrement pour en être consciente, de la part matérielle à laquelle elle est unie et qu'elle transcende.

Maintenant, il s'agit de voir ce que devient cet esprit intemporel. La réponse n'est pas simple, puisque, à première vue, nous n'avons pas l'expérience de l'après-mort. Toutefois, il est possible de pousser notre démarche un peu plus loin en réfléchissant sur l'expérience physique, dont la conscience de soi intemporelle est le dépassement, même si, en cette vie, elle dépend d'elle relativement pour s'exercer. Ainsi, nous savons que, dans l'univers spatio-temporel auquel nous appartenons, la maladie, la privation, la faim, la soif, le dépérissement sont toujours présents. Si, comme nous l'avons dit, il est hautement probable, voire certain, que nous subsistons après la mort, il nous faut admettre que c'est d'une autre manière et que ces carences ne nous affectent pas. Les différentes époques ont beaucoup ergoté sur l'après-mort, inventant mythes et lieux divers pour essayer d'imaginer à quoi il faut s'attendre. Mais il s'agit là d'évocations symboliques qui ne convainquent ni la raison ni l'intelligence des choses, comme le rappelle Aristote dans le livre lambda de sa *Métaphysique*.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas parlé de l'activité intellectuelle de l'âme humaine, de cette part en nous qui est conscience de soi. Or nous savons qu'il s'agit là de quelque chose d'essentiel. Dans ces conditions, il faut admettre qu'après la mort, notre pensée, notre activité intellectuelle,

se continue, et que notre vie affective, puisque, elle aussi, est essentielle, se maintient. Il n'est pas exagéré de dire, en effet, que l'intellection et l'amour sont les manifestations fondamentales de la conscience de soi, autrement dit de l'âme. De quelle manière cela se produit-il ? Cela est difficile à imaginer, vu que nos concepts sont en lien direct avec l'imagination et la sensation. Toutefois, nous sommes en mesure d'affirmer qu'elle est apte à exercer des relations interpersonnelles, vu que c'est par la conscience de soi que l'on est à même de rejoindre la conscience de l'autre. N'oublions pas que l'altérité, elle aussi, fonde l'identité. La conscience n'est de soi que parce qu'elle n'est pas d'un autre; elle exclut le solipsisme, c'est-à-dire le repli absolu sur soi.

En résumé, on peut donc affirmer sur un simple plan rationnel que notre conscience de soi, la perdurance de soi, comme je l'ai appelée, est intemporelle et fort probablement immortelle. Elle est également conscience des autres, sans jamais se confondre avec autrui. Immortelle, elle continue à penser et à se penser, à aimer et à comprendre les choses, à découvrir la vérité et à raisonner. Il paraît raisonnable d'admettre, comme le faisait Kant, que cette part de nous qui survit porte la responsabilité de ses actes et les assume. Notre conscience de soi est aussi une conscience morale et une mémoire.

Bien sûr, il pourrait y avoir d'autres approches philosophiques, à partir, par exemple de l'activité cognitive, voire à partir de l'activité créatrice qui défie le temps. Mais mon approche me paraît plus immédiate. Et il serait trop long de nous embarquer dans ces deux voies, même si elles sont passionnantes.

Ceci nous amène à la seconde approche du problème, l'approche religieuse, particulièrement l'approche judéo-chrétienne, la seule qui soit cohérente et fasse honneur à la dignité de l'être humain. À cet effet, il est intéressant de noter que la tradition juive, dont la tradition chrétienne s'inspire, n'est pas très bavarde au sujet de l'après-mort. Dans ce que nous avons appelé l'Ancien Testament, on ne trouve guère de références à ce qui se passe après notre dernier souffle. Quelques exceptions cependant: dans

le premier livre de Samuel, on voit Samuel récemment décédé apparaître au roi Saül et lui faire des reproches; dans le livre de la Sagesse, au début du chapitre 3 (1-3), on évoque la paix et le bonheur dont jouissent les âmes des justes; dans le livre de Job, celui-ci proclame son espérance en la résurrection (chap. 19). La seule chose que l'on peut affirmer, c'est que toutes les religions jusqu'au christianisme ont imaginé un lieu après la mort qui n'était pas très réjouissant. Le shéol chez les juifs, l'hadès chez les Grecs, le séjour des morts chez les Égyptiens, pour ne rien dire des états vibratoires chez les hindous, n'étaient pas ce que l'on peut appeler des lieux de réjouissance. C'est avec la venue du Christ et de son évangile que l'on entreperçoit un au-delà rempli de lumière, de paix et d'espérance. À la transfiguration, Jésus parle, dans une grande lumière, avec Élie et Moïse. Dans la parabole du mauvais riche, le pauvre ulcéréux est emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le bon larron va au paradis avec Jésus. Etc. Il y a donc, dans cette optique, une transformation profonde de la destinée humaine. Par ailleurs, le Seigneur nous fait entrevoir la possibilité de nous retrouver après la mort dans un lieu de perdition où il y a géhenne de feu et grincements de dents.

C'est dans cette perspective que l'Église catholique, à travers les conciles œcuméniques, a statué que la vie après la mort se situe entre le ciel, le purgatoire et l'enfer.

Il est de bon ton aujourd'hui chez les prédicateurs et les homélistes obsédés par une certaine miséricorde de ne plus parler de l'enfer. Pourtant, il suffit de regarder autour de nous pour se rendre compte que, dans certaines régions et dans certains milieux, il est présent à l'état endémique, parfois même en invoquant le nom de Dieu. Les terroristes, les mafiosi, les tueurs idéologues, qui multiplient viols, séquestrations, meurtres, asservissements, en sont la preuve évidente. Chez ces gens-là, il y a une complaisance dans la cruauté sans pitié qui est la marque de l'enfer. Et quand ils revendiquent le nom de Dieu, ils se font Dieu, blasphémant ainsi au suprême degré. Par ailleurs, il faut vraiment être d'une naïveté consternante pour s'imaginer que des crapules immondes comme Hitler, Lénine, Staline, Pol Pot, Mao-Tsetung, Mehemet II, Al Mamoun ne sont pas

en enfer. C'est leur lieu naturel, là où sévit la haine de l'autre et de Dieu, l'orgueil démesuré et la cruauté.

Dans la tradition catholique, on parle aussi du Purgatoire. C'est un lieu au sens spirituel du terme, où les âmes de certains défunts se purifient avant de rencontrer Dieu. Cette façon de voir est contestée par les protestants de toute dénomination. Pourtant, les textes évangéliques et même vétérotestamentaires y font allusion. Dans la parabole du mauvais riche, celui-ci, après avoir mal vécu, se retrouve dans un lieu de souffrance, mais il a compassion de ses frères restés sur terre. Or, en enfer, la compassion n'existe pas. Il doit donc être dans un endroit non spatio-temporel qui n'est pas l'enfer, mais où il souffre à cause de ses péchés. Autre exemple, le livre des Maccabées (II, 12, 40-46): Judas, le chef du clan, fait prier pour les soldats morts qui portaient des amulettes sur eux. C'est donc qu'il croit à leur possible rédemption dans l'au-delà. En outre, il ne faudrait pas oublier que le Symbole des apôtres affirme que Jésus à sa mort est descendu aux enfers. Si on parle d'enfers au pluriel, c'est qu'il y en a au moins deux, le premier étant le Purgatoire, le second l'enfer proprement dit. Du reste, sur un simple plan rationnel, le Purgatoire se justifie sans difficultés. Quelqu'un qui a eu une vie de bâton de chaise, mais a été très charitable ne peut pas subir le même sort qu'un chef de la mafia ou un Kagamé qui s'est complu dans les assassinats, puisque cet individu charitable a gardé en lui un fond de miséricorde, d'amour d'autrui. C'est du reste, pour cette raison que le Seigneur Jésus affirme que les publicains et les prostituées nous précéderont dans le Royaume des cieux.

Il est donc raisonnable de penser que ces âmes ont besoin de purification pour pouvoir contempler Dieu et que cela se fait dans un «lieu» de repentance en bénéficiant des prières de ceux qui sont restés sur terre, c'est-à-dire de l'Église, comme le faisait Judas Maccabée. Et aussi en tenant compte de l'état de détérioration spirituelle dans laquelle se trouve l'âme du défunt. Comme le disait si justement sainte Catherine de Gêne dans son *Traité du Purgatoire*, et comme l'ont répété plusieurs grands ou grandes mystiques, il y a plusieurs demeures dans ce lieu de souffrance, autrement dit, cela prend plus d'efforts à un pécheur impénitent pour se purifier qu'à une âme sainte légèrement entachée. Il est bon de préciser aussi que ce

n'est pas Dieu qui se venge sur l'âme éprouvée, mais l'âme elle-même qui désire se débarrasser de ses entraves par un recours à la purification.

Ceci m'amène à parler très brièvement des indulgences. Plusieurs parmi vous savent qu'à une certaine époque, cette question a soulevé de vifs débats. Pour une rare fois, Luther, ce vilain antisémite, n'avait pas entièrement tort de contester la façon dont les autorités ecclésiales faisaient usage de ce privilège en les distribuant contre menue monnaie. Mais qu'est-ce qu'une indulgence ? La réponse est simple : une grâce de pardon accordée par l'Église en vertu de son autorité spirituelle. Aujourd'hui, en ces temps d'abandon de la foi et d'athéisme, on ne parle plus guère de ce privilège spirituel que l'on peut attribuer aux âmes du purgatoire en raison de la passion du Christ. C'est regrettable, car c'est une façon méritoire, touchante et généreuse de rester en contact avec nos défunts et de leur venir en aide spirituellement. Saint Thomas d'Aquin, qui n'était pas tout à fait un imbécile, soutenait que c'était une action hautement recommandable, et même parmi les plus recommandables. Par ailleurs, il est intéressant de noter que les âmes du Purgatoire – tout comme les saints et les saintes au demeurant – ne sont pas dépourvus de gratitude. Un bienfait à leur endroit n'est jamais oublié dans l'au-delà. Il y a une corrélation étroite entre les vivants sur la terre et les âmes qui sont au Ciel ou au Purgatoire. C'est ce que l'on a appelé la Communion des saints.

Parlons maintenant du Paradis. Il n'est possible d'en parler qu'à travers les expériences mystiques des saints les plus authentiques. Saint Paul nous dit, dans sa Deuxième Épître aux Corinthiens, chap. 12, 2-4, qu'il fut élevé au 3^e ciel et qu'il s'agit d'un lieu échappant à tout qualificatif. Pierre, Jacques et Jean font l'expérience, à la Transfiguration, d'une lumière inouïe. Par ailleurs, nous avons aussi la certitude qu'immédiatement après la mort, il y a un premier jugement de l'âme, puisque Jésus sur la croix promet le paradis, pour le jour même, au bon larron. Lequel jugement est différent du jugement dernier, où chacun sera ressuscité avec son corps, c'est-à-dire avec sa matière transfigurée.

Une petite remarque avant de poursuivre. J'aimerais attirer votre attention sur le fait qu'il y a une énorme différence entre la résurrection, la réanimation et la réincarnation. La **résurrection**, c'est la réunion de l'âme et

d'une matière physique transcendante, non spatio-temporelle, comme ce fut le cas pour Jésus à sa Résurrection et pour Marie à l'Assomption. C'est au fond une nouvelle création. La **réanimation**, c'est le retour de l'âme dans le même corps, autrement dit c'est l'âme réunie à la même matière spatio-temporelle, comme ce fut le cas pour Élie ressuscitant le fils de la veuve de Sarepta (1 Rois 17, 17-24), de Jésus ressuscitant Lazare (Jn 11, 38-42), le fils de la veuve de Naïm (Lc 7, 11-16) ou la fille de Jaïre (Mc 5, 21-43), de saint Paul ressuscitant un jeune homme tombé par la fenêtre (Ac 20, 7-12). La **réincarnation**, c'est la réappropriation par l'âme d'un autre corps que le sien. C'est une vision dualiste et pessimiste de l'être humain, selon laquelle le corps est un vêtement dont on se débarrasse à la mort au profit d'un autre. C'est une façon de voir profondément antichrétienne et même antijuive, fréquente chez les hindous et chez certains bouddhistes, et philosophiquement très contestable.

Mais en quoi consiste le paradis ? Va-t-on accepter l'image qu'en donnent les fondamentalistes islamiques, c'est-à-dire un lieu peuplé de vierges éternellement déflorées. Non, bien sûr. D'ailleurs, il faut faire remarquer qu'une bonne partie des musulmans, n'accorde aucun crédit à ce genre de fables. Tout comme Avicenne, ce grand philosophe persan et musulman, qui disait, il y a plusieurs siècles, que la contemplation de Dieu et la joie de le connaître sont un bien meilleur argument. Si la paix de l'âme, la joie et l'amour sont les trois caractéristiques du bonheur, il n'y a aucune raison pour ne pas penser que le ciel est le lieu par excellence de la conscience de soi épanouie. J'aimerais ici, pour terminer, citer un passage sublime de la *Métaphysique* d'Aristote, ouvrage écrit il y a 2 500 ans, et qu'il est impossible de ne pas lire sans émotion : «[...] l'acte de contemplation, dit Aristote, est la béatitude parfaite et souveraine. Si donc cet état de joie que nous ne possédons qu'à certains moments, Dieu l'a toujours, cela est admirable, et s'il l'a plus grand, cela est plus admirable encore. Or c'est ainsi qu'il l'a.»

Il y aurait beaucoup à dire encore, mais c'est assez pour aujourd'hui. Passons, comme le dirait Chesterton, aux réjouissances et à la joie d'être ensemble. Je vous remercie de votre patience et de votre aimable attention.

